

# Le *Da Vinci Code* : L'évangile selon Dan Brown

Près de dix-sept millions d'exemplaires vendus dans le monde, des pages et dossiers spéciaux dans de nombreux journaux et magazines, un film en préparation, des émissions télévisées, des voyages organisés sur les sites de l'intrigue, des livres le défendant ou le ridiculisant, des chrétiens à l'attaque ou sur la défensive<sup>1</sup>. Que le *Da Vinci Code*<sup>2</sup>, bestseller de l'année, ne laisse pas indifférent, c'est peu dire. Mais quelle est cette histoire qui fait tant vendre, jaser et voyager ?

## 1. L'intrigue

Tout débute par un meurtre. Mais ni la victime ni les circonstances ne font dans le banal. La victime : Jacques Saunière, conservateur du Musée du Louvre. Les circonstances : une lente agonie dans la grande galerie du Louvre qui laisse à Saunière un bon quart d'heure pour une mise en scène. Il se met à nu, laisse un message cryptique sur le sol, trace un pentacle et se dispose en homme vitruvien, le fameux dessin de Léonard de Vinci. Ce message ne révèle pas l'identité du meurtrier, un albinos de l'*Opus Dei*, mais est destiné à nos deux héros, Sophie Neveu, nièce de la victime et spécialiste en cryptologie, et Robert Langdon, professeur de symbologie à Harvard.

Le but de Saunière est la transmission d'un secret que détient depuis des siècles le Prieuré de Sion – confrérie secrète fondée par Godefroi de Bouillon et dont Saunière est le Grand Maître – et que l'Église catholique a toujours voulu

<sup>1.</sup> De nombreux livres ont été publiés en anglais à propos du *Da Vinci Code*, certains ont été traduits en français. À notre connaissance le seul ouvrage écrit à l'origine en français est Marie-France Etchegoin et Frédéric Lenoir, *Code da Vinci : L'enquête*, Paris, Robert Laffont, 2004. D'autres sont en préparation. La majorité de ces livres sont décevants et clairement vite écrits pour surfer sur la vague du succès du roman.

<sup>2.</sup> Dan Brown, *Da Vinci Code*, traduit par Daniel Roche, Paris, JC Lattès, 2003, abrégé *DVC* par la suite.

éliminer car il ébranlerait le christianisme dans ses fondements mêmes. Ce secret ?... le saint Graal, non pas la coupe légendaire mais quelqu'un... une femme, Marie-Madeleine, épouse de Jésus et mère de ses enfants et dont les descendants, fondateurs de la dynastie des Mérovingiens, survivent encore aujourd'hui. Il appartiendra à Sophie et Robert de découvrir et mettre les informations sur le Graal en sûreté avant que l'*Opus Dei* et l'Église catholique ne s'en emparent.

Ce qui débute ainsi comme un roman policier devient très vite un thriller ésotérique où le lecteur est invité à un incessant travail de déchiffrage et de découverte de la vérité, la vraie, celle que l'on nous cache depuis des siècles et dont la sauvegarde nous emmènera à toute allure de Paris à l'Écosse en passant par le château de la Villette et la cathédrale de Westminster.

## 2. Les recettes d'un succès

On peut risquer quelques hypothèses pour expliquer le succès phénoménal du livre. Il y a évidemment le marketing et le bouche à oreille. Le livre se vend parce qu'on en parle. Ensuite, il faut le dire, l'auteur sait raconter une histoire. Un thriller à l'américaine qui, pour peu que l'on aime ce type de roman, ne vous laisse guère le temps de souffler. Mais il y a sans doute plus que cela. Ce qui participe au succès du livre c'est peut-être aussi le recours à une kyrielle de théories de la conspiration – les choses ne sont pas ce que l'on nous dit qu'elles sont – de symboles et théories ésotériques. Au delà de la religion et du christianisme modelés par l'Église au cours des siècles, il nous faudrait retrouver le vrai Jésus, la véritable signification de la foi chrétienne. C'est dans l'air du temps et ça marche. L'une des particularités du roman est qu'il présente, en effet, un véritable cocktail de sociétés secrètes, de grands noms de l'histoire et de symboles de la société occidentale. S'y bousculent en effet, dans le désordre, l'*Opus Dei*, l'Ordre des Templiers, la franc maçonnerie, les rosicruciens, les évangiles apocryphes, les manuscrits de Qumrân et de Nag Hammadi, le Pentacle, le Nombre d'or, la séquence de Fibonacci, Godefroi de Bouillon, l'empereur Constantin, la Joconde et la Cène de Léonard de Vinci, le Graal, le temple de Salomon, le temple d'Hérode, Saint Sulpice, le Louvre, Westminster, Marie-Madeleine, Jésus, Newton, Mitterrand, et on en passe. Mais l'auteur fait plus qu'entasser tout ce *best of* de l'ésotérisme en quelques centaines de pages, il avance aussi certaines interprétations d'œuvres artistiques, notamment de Léonard de Vinci, d'où le titre, et de thèses sur le christianisme et l'histoire qui

peuvent surprendre, voire dérouter. Brown critique aussi vertement l'Église catholique, ce qui plaît toujours un peu, surtout aux États-Unis depuis qu'elle s'est empêtrée dans les scandales des prêtres pédophiles. À cela s'ajoute un fort parfum de féminisme et de divinité féminine. Enfin, il y a la controverse, savamment entretenue par l'ambiguïté. Le livre est controversé et la controverse fait vendre, c'est connu.

### 3. Les thèses du Code

À l'origine du christianisme se trouve un Dieu androgyne, ni homme ni femme. Jésus et Marie Madeleine étaient mariés, c'est cette dernière qui, au début, aurait reçu la charge de l'Église, et non Pierre. Mais l'Église a lutté contre le rôle donné à la femme dans le christianisme primitif et éliminé toute référence à Marie Madeleine comme moteur du christianisme et épouse de Jésus. Elle a ensuite divinisé Jésus au quatrième siècle. Les Écritures sont tardives et filtrées pour promouvoir la vérité des vainqueurs du quatrième siècle. Quelques illustrations :

Dans une conversation avec Sophie et Robert, Leigh Teabing, aristocrate anglais et personnage clé du roman, avance que « La Bible est une œuvre humaine, qui a été écrite par une foule de personnes différentes, à des périodes diverses, souvent obscurantistes. Et elle a constamment évolué, à travers d'innombrables traductions, additions et révisions. On n'a jamais connu dans l'Histoire de version définitive... La Bible, telle que nous la connaissons aujourd'hui, a été collationnée par un païen, l'empereur Constantin le Grand ». Teabing poursuit sur sa lancée. En 325, Constantin aurait convoqué le Concile de Nicée qui, parmi d'autres choses, se serait prononcé par vote sur... la divinité de Jésus. « Vous êtes en train de me dire que la divinité de Jésus résulte d'un vote ? » lui demande Sophie Neveu. « Et, qui plus est, un vote assez serré » relance Teabing<sup>3</sup>.

La croyance en la divinité de Jésus ne serait donc apparue que trois siècles après le début du christianisme. Constantin aurait alors financé la rédaction d'un Nouveau Testament duquel auraient été exclus les écrits en désaccord avec la nouvelle doctrine officielle. « Les premiers évangiles furent déclarés contraires à la foi, rassemblés et brûlés », déclare Teabing. Heureusement, selon lui, certains

---

<sup>3.</sup> DVC, p. 289, 291.

de ces textes interdits ont survécu et ont été découverts. Il s'agit des Manuscrits de la mer Morte, découverts dans le désert d'Israël en 1947, et des textes gnostiques découverts en Égypte à Nag Hammadi en 1945. Ils seraient les « premiers textes chrétiens. Ils présentent des divergences troublantes avec les évangiles de la Bible canonique que nous connaissons ». « Tous ces textes racontent la véritable histoire du Graal », c'est-à-dire, celle de Marie Madeleine<sup>4</sup>.

Et c'est cela qu'évoquent par codes la Joconde et la Cène de Léonard de Vinci. Cette dernière toile ne représente pas, comme on le pense souvent, l'apôtre Jean à la gauche de Jésus, mais Marie Madeleine<sup>5</sup>. La Joconde, en général appelée en anglais Mona Lisa, est l'évocation du dieu égyptien de la fertilité masculine Amon et de la déesse de la fertilité féminine Isis. Le pictogramme d'Isis était autrefois L'ISA. Combinées et réarrangées les lettres composant AMON + L'ISA donnent Mona Lisa. La Mona Lisa est androgynie et évoque le Dieu androgynie que l'on trouve déjà, selon Brown, dans l'Ancien Testament<sup>6</sup>. Léonard de Vinci nous a donc communiqué de manière cachée les fondements du christianisme authentique. CQFD.

À lire ces quelques thèses, accompagnées dans le livre de dates, noms et citations de textes anciens, on comprend les réactions de méfiance et de rejet de la religion chrétienne que l'on entrevoit ci et là. C'est toute la doctrine et l'histoire chrétienne qui sont visées.

#### 4. Décoder le code ?

L'auteur ne recule pas devant des affirmations osées à l'égard de quelques canons de l'art, de la foi chrétienne et de l'Église catholique. Et alors ? Ce n'est qu'un roman. Il n'est ni le premier ni le dernier qui soit truffé d'erreurs. Vaut-il vraiment la peine d'investir tant de temps et d'énergie à décoder et démystifier un bestseller éphémère ?

Les choses ne sont pourtant pas si simples. Tout d'abord l'auteur entretient l'idée que le livre est fiable historiquement, qu'il révèle des secrets cachés depuis longtemps mais heureusement préservés. Ainsi, si la couverture affiche le mot « Roman », Brown affirme en début de livre l'historicité du Prieuré de Sion, dont on aurait découvert des documents à la Bibliothèque nationale à Paris en

---

4. *Ibid.*, p. 293, 308.

5. *Ibid.*, p. 304-305.

6. *Ibid.*, p. 154-155.

1975. Il soutient aussi que « toutes les descriptions de monuments, d'œuvres d'art, de documents et de rituels secrets évoqués sont avérées<sup>7</sup> ». Mais ce n'est pas là que s'arrête l'intérêt de l'ouvrage. Celui-ci reprend nombre de théories qui circulent ici et là, certaines depuis des siècles, parfois même dans des ouvrages à caractère académique<sup>8</sup> : Marie Madeleine aurait été l'épouse de Jésus ; il n'existait pas au début du christianisme de doctrines clairement identifiables qui délimitaient les croyances et l'appartenance à une foi chrétienne orthodoxe ; tout ne serait que vérité des vainqueurs du quatrième siècle ; le texte du Nouveau Testament n'est pas fiable ; c'est dans les évangiles apocryphes et gnostiques, étouffés par l'Église officielle, qu'il faut trouver la vérité, etc. On sait aussi que de très nombreux éléments du Code proviennent du livre *L'Énigme sacrée* de Baigent, Leigh et Lincoln, publié en 1982 et repris dans la bibliographie disponible sur le site de Dan Brown<sup>9</sup>. De fait, le génie de Brown consiste à avoir pris l'essentiel des éléments de *L'Énigme sacrée* agrémentés d'autres données et d'en avoir fait un roman. *Le Da Vinci Code* n'est donc que le sommet d'un iceberg dont on aurait tort d'ignorer l'existence.

## 5. Réactions et corrections

Le *Da Vinci Code* ne laisse donc pas indifférent. On ne compte plus les sites web qui en parlent. Les historiens de l'art s'amusent à ses dépêches tant il regorgerait d'erreurs et d'imprécisions. De fait, il ne faut pas attendre longtemps pour noter les premières erreurs ou inventions, et elles seront nombreuses, et ce malgré les prétentions à l'exactitude. On peut citer, pour exemple, le fait que le Prieuré de Sion n'est pas une confrérie fondée en 1099 mais une association française fondée en 1956<sup>10</sup>. Au chapitre 28 l'original anglais évoque, entre

<sup>7.</sup> *Ibid.*, p. 9. La véracité de ses informations est aussi défendue sur son site : [www.danbrown.com](http://www.danbrown.com).

<sup>8.</sup> Le nom sans doute le plus connu dans le domaine académique est celui de Elaine Pagels, professeur à l'Université de Princeton et auteur de plusieurs livres sur les textes gnostiques dont, en français, *Les Évangiles secrets*, Paris, Gallimard, 1982. Son ouvrage le plus récent *Beyond Belief : The Secret Gospel of Thomas*, New York, Random House, 2003, est un bestseller en anglais.

<sup>9.</sup> Le nom de Leigh Teabing est d'ailleurs composé du nom de deux des auteurs de *L'Énigme sacrée* : Leigh et Baigent, dont Teabing est un anagramme. Michael Baigent, Richard Leigh et Henry Lincoln, *L'Énigme sacrée*, Paris, Pigmalion, 2004. Nous utiliserons dans cet article la version en anglais *Holy Blood, Holy Grail*, New York, Dell Publishing, 1982.

<sup>10.</sup> Brown reprend la confusion entre l'ancien Ordre de Sion et le Prieuré de Sion. Le Prieuré fut fondé en 1956 à l'instigation du français Pierre Plantard, antisémite et antimacédon virulent. C'est lui qui laissa à la Bibliothèque Nationale les « Dossiers Secrets » découverts en 1975 et mentionnés par Brown (*DVC*, p. 9). C'est lui aussi qui évoquera des liens familiaux entre lui et la dynastie mérovingienne. Vers la fin du roman on apprend que Sophie Neveu est une descendante des Mérovingiens dont sont issus les Saint-Clair et... les Plantard (*DVC*, p. 556). L'histoire de Plantard et les documents relatifs au Prieuré de Sion sont disponibles sur le site [www.priory-of-sion.com](http://www.priory-of-sion.com).

autres choses, le massacre par l’Église catholique de cinq millions de femmes<sup>11</sup>, or dans la traduction française toute cette partie a été émondée pour donner un chapitre bien plus court. La fabulation était peut-être trop grosse. Parlant des manuscrits de la mer Morte l’auteur situe leur découverte en 1947, la date est exacte. Mais l’original anglais évoque une découverte dans les années 50<sup>12</sup>. L’éditeur français a encore une fois corrigé l’erreur grossière. Brown présente aussi les écrits de Qumrân et de Nag Hammadi comme les premiers écrits chrétiens<sup>13</sup>. Or les textes de Qumrân sont des documents juifs, dont beaucoup datent d’avant la naissance du christianisme et sont des commentaires ou des textes de l’Ancien Testament. Quant aux écrits de Nag Hammadi ils sont pour la plupart postérieurs au deuxième siècle de notre ère et utilisent souvent par citation ou allusion le Nouveau Testament<sup>14</sup>. Enfin, selon Brown le document Q source dont se seraient en partie inspirés Matthieu, Marc et Luc pour composer leurs récits – aurait été écrit par Jésus lui-même<sup>15</sup> (p. 320). Aucun spécialiste, toutes tendances confondues, n’avance cela.

On pourrait allonger la liste des problèmes et erreurs que contient le roman. Étant données les limites de cet article nous nous contenterons de quelques remarques sur le texte et la doctrine du Nouveau Testament et sur Marie Madeleine.

*a) Le texte et la doctrine du Nouveau Testament*

On l’a dit, les documents originaux à la source des textes de Nag Hammadi sont pour l’essentiel postérieurs au second siècle. Les évangiles du Nouveau Testament, eux, circulent ensemble dès le début du second siècle, une génération donc après leur écriture. On en possède des manuscrits datant déjà du début du second siècle. Les lettres de Paul quant à elles circulent en un recueil dès le début du second siècle<sup>16</sup>. Ce sont ces écrits qui constituent les premiers écrits chrétiens et non pas les écrits de Qumrân et de Nag Hammadi.

---

<sup>11.</sup> Dan Brown, *The Da Vinci Code*, Doubleday, New York, 2003, abrégé *TDVC* par la suite, p. 123.

<sup>12.</sup> *DVC*, p. 293, *TDVC*, p. 234.

<sup>13.</sup> *DVC*, p. 293, 308.

<sup>14.</sup> Voir à ce sujet Jacque-É. MÉNARD, *L’Évangile selon Philippe*, Strasbourg, Université de Strasbourg, 1967, p. 29-36, et Anne PASQUIER, *L’Évangile selon Marie (BG 1)*, Québec, Louvain, Presses de l’Université Laval, Peeters, p. 12-13, 57-59. Nous utiliserons ces deux textes et les abréviations *EvPh* et *EvMar*.

<sup>15.</sup> *DVC*, p. 320.

<sup>16.</sup> Le plus ancien manuscrit du Nouveau Testament est d’ailleurs le papyrus P<sup>52</sup>, qui reprend quelques versets de Jean 18 et date de la première moitié du second siècle. On notera aussi le papyrus P<sup>66</sup> qui date d’environ l’an 200 et comprend une bonne partie de Jean. Pour Paul on possède un papyrus de la fin du second siècle, P<sup>46</sup>, qui contient une grande partie des épîtres de Paul.

Si l'on se penche sur le processus de constitution de ce qui deviendra le Nouveau Testament, force est de constater que Constantin et le Concile de Nicée ne jouent pas le rôle que Brown leur assigne. De plus l'ensemble du Nouveau Testament circule déjà pour l'essentiel à la fin du second siècle, comme en témoignent de nombreux documents. Au contraire donc de ce qu'affirme Brown, le processus avait déjà commencé bien avant le quatrième siècle. La lecture des textes anciens des deuxième et troisième siècles montre que le christianisme primitif, toutes tendances et régions confondues, avait déjà commencé à faire le tri parmi tous les écrits chrétiens disponibles une génération après les apôtres.

Enfin il est faux d'affirmer que le christianisme primitif n'a pas de doctrine fixe, que sa doctrine est celle des vainqueurs du quatrième siècle. Tout au long de l'histoire des discussions doctrinales auront lieu. C'est normal, certaines ne peuvent survenir que lorsque surgissent de nouvelles questions. Mais il est clair que dès le début le christianisme se soucie de précision doctrinale. On ne croit pas n'importe quoi sur Dieu, on ne dit pas n'importe quoi au nom du christianisme. De fait, la plupart des documents anciens sont là pour affirmer ou réfuter certaines croyances. C'est le cas même des écrits gnostiques de Nag Hammadi qui, au contraire de ce qu'affirme Brown, sont loin de tous prôner les mêmes enseignements. Le Nouveau Testament aussi se fait l'avocat de certaines croyances et en condamne d'autres. C'est ainsi que l'évangile de Jean se termine en affirmant : « Je vous ai écrit afin que vous sachiez que Jésus est le fils de Dieu et qu'en croyant vous ayez la vie en son nom » (20.31). Non le christianisme n'a pas attendu l'empereur Constantin pour affirmer certaines croyances, et certainement pas celle que Jésus est le Fils de Dieu.

*b) Marie-Madeleine épouse de Jésus ?*

On le sait, l'une des thèses principales de Brown est que Marie-Madeleine<sup>17</sup> aurait été l'épouse de Jésus, leurs enfants auraient donné naissance à la dynastie des Mérovingiens. Pour appuyer ses dires Brown évoque, entre autres, l'évangile de Marie, découvert en 1896, et l'évangile de Philippe, découvert à Nag Hammadi, dont particulièrement le texte suivant: « Et le Sauveur avait pour compagne Marie-Madeleine. Elle était la préférée du Christ, qui l'embrassait souvent sur la bouche. Les autres apôtres en étaient offensés et ils exprimaient

<sup>17.</sup> Sur Marie-Madeleine en français voir récemment Régis BURNET, *Marie-Madeleine (I<sup>er</sup>-XX<sup>e</sup> siècle) : De la pécheresse repentie à l'épouse de Jésus*, Paris, Cerf, 2004.

souvent leur désaccord. Ils disaient à Jésus : ‘Pourquoi l’aimes-tu plus que nous tous ?<sup>18</sup> ». Dan Brown fait dire à Teabing « Comme vous le confirmeront tous les spécialistes, en araméen, le mot *compagne* signifiait épouse »<sup>19</sup>.

Cette dernière remarque est un bon exemple de la démarche de Brown. Tout d’abord, là où Baigent-Leigh-Lincoln disaient : « Selon un spécialiste le mot ‘compagne’ doit être traduit ‘épouse’ », Brown parle de *tous* les spécialistes et invoque l’araméen<sup>20</sup>. Or le texte de l’évangile de Philippe trouvé à Nag Hammadi est écrit en copte, pas en araméen et est sans doute la traduction d’un texte original en grec.

Plus tôt dans son livre Brown affirme aussi que « tous ces textes [de la mer Morte et de Nag Hammadi] racontent la véritable histoire du Graal, tout en relatant le ministère de Jésus sous un angle très humain<sup>21</sup> ». Les écrits de la mer Morte ne disent évidemment pas un mot sur le véritable Graal, Marie-Madeleine, ou sur Jésus, puisqu’il s’agit, comme nous l’avons dit, d’écrits juifs dont beaucoup datent d’avant même la naissance de Jésus. Quant aux écrits gnostiques, la plupart d’entre eux ne parlent jamais de Marie-Madeleine. Ce sont d’ailleurs pour l’essentiel toujours les deux mêmes passages des évangiles de Marie et de Philippe qui sont mentionnés dans tout la littérature de la veine de Brown et Baigent-Leigh-Lincoln<sup>22</sup>. Il est aussi étrange, alors que le *Da Vinci Code* affirme sans cesse que l’Église et les textes bibliques n’ont cessé de diminuer le rôle de la femme, de la persécuter dans l’histoire, que Brown fasse appel à des documents qui bien souvent mettent la femme dans une situation pour le moins problématique. C’est le cas même de l’évangile de Philippe, où l’on trouve le texte suivant : « La supériorité de l’Homme n’est pas apparente, mais elle est dans le secret.<sup>23</sup> » Il est aussi significatif que pas une seule fois Brown ne mentionne le texte de Nag Hammadi le plus connu, l’évangile selon

<sup>18.</sup> *EvPh*, Sent. 55. Remarquons que la traduction française ne correspond pas exactement avec l’original anglais de Brown. Le passage de l’évangile selon Marie utilisé par Brown est *EvMar*, 18.

<sup>19.</sup> *DVC*, p. 308.

<sup>20.</sup> Baigent-Leigh-Lincoln, *Holy Blood*, 382 (qui citent W. E. PHIPPS, *Was Jesus Married?*, New York, 1970, p. 136s.).

<sup>21.</sup> *DVC*, p. 293.

<sup>22.</sup> Ainsi Baigent-Leigh-Lincoln, *Holy Blood*, 381-382, évoquent le fait que d’autres écrits de Nag Hammadi mentionnent avec une « cohérence convaincante » le conflit entre Pierre et Marie-Madeleine, conflit qui refléterait le schisme entre les partisans du message et les partisans de la descendance selon le sang. Mais là aussi ce sont les mêmes textes qui sont cités. Sur les cinquante-deux textes de Nag Hammadi, Marie-Madeleine n’est mentionnée, outre l’*EvPh*, que dans l’évangile selon Thomas, le *Dialogue du Sauveur*, la *Sagesse de Jésus-Christ*. Outre l’*EvMar*, elle est aussi mentionnée dans quelques autres textes gnostiques. Voir PASQUIER, *Évangile*, p. 23. À part le texte ambigu de l’*EvPh*, aucun de ces textes ne présente Marie comme épouse de Jésus.

<sup>23.</sup> *EvPh*, Sent. 58.

Thomas. Celui-ci, avec d'autres écrits de Nag Hammadi, est certainement moins favorable aux femmes et ne considère Marie-Madeleine ni comme épouse de Jésus ni comme apôtre placée à la tête de l'Église. Évoquant Marie il termine d'ailleurs par ces mots célèbres attribués à Jésus : « Voici que moi je l'attirerai pour la rendre mâle, de façon à ce qu'elle aussi devienne un esprit vivant semblable à vous, mâles. Car toute femme qui se fera mâle entrera dans le Royaume des cieux.<sup>24</sup> » De fait, dans nombre de textes gnostiques pour être sauvée la femme devait retourner à l'androgynie originelle, redevenir homme parfait. Elle devait pour cela s'unir dans un mariage spirituel à l'homme. Dans la tradition gnostique, Marie-Madeleine qui « épouse » Jésus, c'est l'union du Sôter (le Sauveur) avec la Sophia (la Sagesse). Marie-Madeleine, la Sophia, de stérile qu'elle était est rendue féconde par une baiser du Logos, Jésus, et peut enfanter<sup>25</sup>. Ces textes sont donc bien moins immédiatement utilisables et favorables à la femme que ne le laisse entendre Dan Brown.

Pour terminer, mentionnons brièvement que l'origine du livre de Baigent-Leigh-Lincoln, est l'histoire d'un prêtre français qui, à la fin du dix-neuvième siècle, aurait découvert à Rennes-le-Château des documents sur Jésus et le Prieuré de Sion indiquant la venue de Marie-Madeleine à Marseille après la crucifixion de Jésus. C'est en France qu'elle se serait réfugiée et aurait fondé avec les enfants de Jésus ce qui deviendrait la dynastie mérovingienne. Or le nom de ce prêtre était Bérenger Saunière... oui Saunière, le nom du Conservateur du Louvre assassiné au début du *Da Vinci Code*.

## 6. Lire le Code ?

Le *Da Vinci Code* est un roman, une pure fiction. Il plaira à ceux que le genre intéresse. Personnellement, nous avons apprécié, en tout cas la première partie, avant que ne lasse l'accumulation des erreurs. Mais c'est un ouvrage qui, faisant appel à l'histoire s'y fourvoie souvent, la transforme même. L'auteur joue de l'ambiguïté pour avancer en filigrane des théories ésotériques que l'on retrouve au cours des siècles et qui, elles, ne sont pas toutes innocentes. C'est, pour les lecteurs, un rappel à la prudence élémentaire à ne pas mêler les genres.

<sup>24</sup>. *EvTh* 114, dans François BOVON et Pierre GOLTRAIN, sous dir., *Écrits apocryphes chrétiens I*, NRF Bibliothèque de la Pléiade, Paris, Gallimard, 1997, p. 53.

<sup>25</sup>. Voir PASQUIER, *Évangile*, p. 26. Il faut remarquer que le nom de l'héroïne du livre, Sophie, est dérivé de Sophia.

Ce n'est en général pas dans les romans que l'on trouve des informations fiables sur lesquelles bâtir les croyances.

Deux brèves remarques s'imposent quant au discours sur l'annonce de l'Évangile<sup>26</sup>. Tout d'abord, on peut s'étonner de certaines réactions face à la série *Harry Potter* et du silence entourant le *Da Vinci Code*. Celui-ci nous semble pourtant bien plus pernicieux et néfaste<sup>27</sup>. Ensuite, le roman de Brown rappelle encore une fois qu'on ne peut parler d'évangélisation sans évoquer une formation non seulement approfondie au message de l'Évangile mais aussi aux fondements historiques du christianisme et à la défense des Écritures. Après tout, parmi les objections les plus fréquentes à la foi ne trouve-t-on pas le problème du mal et de la souffrance et celui de l'historicité des Écritures et de la foi chrétienne<sup>28</sup> ?

Erwin OCHSENMEIER

---

<sup>26</sup>. Pour d'autres remarques plus vastes sur l'annonce de l'Évangile en Europe voir notre article «Parler d'Évangile en Europe : entre discours et réalité», *Hokhma* 84, (2003), p. 2-23.

<sup>27</sup>. Nous avons aussi lu tous les volumes de la série *Harry Potter* et demeurons étonnés des réactions véhémentes qu'elle suscite en certains milieux. A-t-elle vraiment été lue par tous ses critiques ? Nous avons l'impression que ces réactions reflètent bien plus souvent l'état du discours théologique de ces milieux que le contenu de la série même.

<sup>28</sup>. Une version simplifiée en français et en anglais de cet article ainsi que d'autres ressources se trouvent sur le site [www.reflexions.be](http://www.reflexions.be).